

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST GERMAIN, PARIS 7^e - (1) 45 51 34 14

Les compagnons du 18 juin



Le dernier numéro de "Voix et Visages" avait été préparé avec une particulière ferveur par sa rédactrice en chef. La disparition subite de Jacqueline Rameil nous laisse dans une peine immense. Les dons de son cœur et de son esprit nous la rendait à toutes très chère. Mais aussi, par le bulletin qu'elle avait pris en charge, Jacqueline tenait une place essentielle dans l'ADIR. Du témoignage que nous voulons continuer à porter, elle mesurait l'importance : ses lecteurs le lui écrivaient, nos camarades la remerciaient de les représenter, de continuer à donner un sens à leur vie, à leurs épreuves.

Jacqueline parlait peu de sa déportation. Elle était d'abord une résistante. Le choix qu'elle avait fait le 18 juin 1940 l'avait marquée pour toujours. Comme notre grande amie, Caroline Ferriday, elle appartenait à cette petite cohorte que le général de Gaulle appelait ses compagnons. L'une aux Etats-Unis, l'autre dans la France envahie, Caroline et Jacqueline avaient ressenti la honte de l'armistice et aussitôt la fierté de la refuser. "L'honneur est un instinct" écrivait Bernanos, "comme l'amour". Ce choix décisif de lutter selon leurs moyens aux côtés du chef de la France Libre a uni pour toujours l'Américaine et la Française. Sous le signe de la Croix de Lorraine elles ont partagé, à des milliers de kilomètres de distance, la vertu d'espérance, si difficile parfois pendant les pérégrinations de cette guerre, même sur le continent américain, à plus forte raison dans les prisons et les forteresses.

Pour l'une comme pour l'autre "la flamme de la Résistance" ne devait

(suite page 2)

IN MEMORIAM

Jacqueline Rameil



Si j'avais certes, avant de l'avoir connue, apprécié Jacqueline Rameil à sa juste valeur, à travers le Bulletin dont elle était responsable, ce n'est qu'en 1968 que je l'ai rencontrée lorsque Geneviève m'a demandé de remplacer Jacqueline Souchère au Secrétariat général de l'ADIR. Tout de suite, j'ai été conquise par sa remarquable personnalité.

D'une intelligence exceptionnelle et rapide — qui s'ignorait elle-même — elle possédait au maximum le sens de la synthèse, auquel s'ajoutait l'acquis de ses expériences professionnelles à la N.R.F. et au Reader's Digest.

Après Anne de Seynes, elle a su, non seulement maintenir dans "Voix et Visages" notre double vocation de témoignage et de solidarité, mais aussi, au-delà de toute politique, en faire un message de VERITÉ au regard de l'actualité mondiale et littéraire comme dans la recherche

et la présentation des "In memoriam" et des articles fournis par nos camarades, au profit de la réalité historique.

Si bien que notre Bulletin, élément essentiel de notre union à travers la France et Genève a rayonné son esprit au dehors même de l'ADIR au point d'intéresser certains historiens de la Guerre 1939-1945 et beaucoup d'étudiants désireux de consacrer des travaux personnels à l'étude de cette période.

Mais Jacqueline, toujours à l'affût de ce qui pouvait alimenter son action à l'ADIR, n'en était pas moins éminemment humaine et bonne. Quelque peu secrète, par suite de sa très grande pudeur de sentiments, sa profonde sensibilité et l'acuité de sa perception des autres, la portaient à comprendre, à savoir les écouter.

Notre amitié s'appuyait sur de nombreux points de contacts, dont, sans doute notre condition commune d'orphelines de mères et notre mutuelle appartenance à ce milieu militaire où elle a puisé la gratuité totale de l'Idéal patriotique qui a motivé son engagement dans la Résistance, ainsi que le courage et ce sens de l'humour qui lui étaient propres, qui ne l'ont jamais abandonnée au cours de sa captivité et jusqu'à la fin de sa vie. (suite page 2)

Caroline Ferriday

Bien peu d'entre nous ont pu rencontrer cette Américaine discrète et sensible lors de ses brefs passages à Paris. Elle était pourtant pour nous toutes, anciennes de Ravensbrück, comme une véritable mère, attentive et profondément compréhensive. Dès le début de la guerre, elle avait intensément souffert de cette atteinte à l'Homme qu'était le nazisme, et, lorsqu'elle apprit les souffrances indicibles des victimes des camps de concentration, elle souffrit avec elles. Ainsi elle mesura, de toute sa sensibilité, l'attentat inexpiable qui fut perpétré contre nos jeunes camarades polonaises, prises de force pour des expériences affreusement douloureuses et marquées pour la vie

dans leur corps et dans leur psychisme. Elle n'eut de cesse qu'elles pussent enfin venir aux Etats-Unis pour y recevoir des soins.

Des Américains francophiles avaient créé pendant la guerre à New York un comité d'aide à la France Libre, "France for ever". Caroline Ferriday, qui aimait passionnément la culture française et la France — elle parlait notre langue à la perfection — lui a consacré tout son temps. Ce comité existait encore en 1946 lorsque notre camarade Jacqueline Péry, recrue d'épreuves après la mort de son premier mari prisonnier de guerre et celle de son bébé, et

(suite page 2)

4^e P. 4616

Jacqueline Rameil (suite)

Comme tous les êtres de grande valeur, sa modestie, son intégrité morale n'avaient d'égal que son intransigeant sens du devoir. Sans aucune économie d'elle-même, elle se donnait entièrement aux exigences, parfois bien ingrates et absorbantes de la conception, de la parution et de la distribution de "Voix et Visages".

Elle est restée jusqu'au bout telle que nous l'avons connue, vive, intelligente, alerte, sans connaître les épreuves de son âge.

Si cela peut être de quelque adoucissement dans notre grand deuil, mes chères Camarades, nous ne pouvons que nous unir bien tristement à l'immense chagrin de son mari et de son fils — et de les assurer que l'ADIR, si remarquablement servie par Jacqueline, leur restera fidèle.

Jeannette L'Herminier

*

Comment exprimer mieux que Jeannette L'Herminier les raisons qui nous liaient d'une indescriptible amitié à Jacqueline Rameil. Je tenterai simplement de reconstituer avec les quelques souvenirs de conversations bien rares avec Jacqueline sur son action dans la Résistance car elle disait toujours : "Je n'ai rien fait d'extraordinaire : je tapais à la machine, c'était tout".

Quoique nous participions toutes deux au mouvement de résistance l'O.C.M., je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer Jacqueline au cours de cette période ayant été moi-même arrêtée début juin 1943. Mais il ne faut pas oublier que Jacqueline a été l'âme du réseau de renseignement de l'O.C.M., Centurie B,

jusqu'à son arrestation le 24 avril 1944. Transférée à Berlin le 18 juin 1944, jugée par le Tribunal Militaire qui l'a condamnée à mort elle fut déportée à la Prison d'Alt Moabit, puis à la Prison de Barminstrasse, au camp de concentration de Ravensbrück, puis à celui de Mauthausen. Elle fut rapatriée le 24 avril 1945.

Tous ceux et celles qui ont eu la chance de la connaître à la fois dans la résistance et au cours

Caroline Ferriday (suite)



après deux ans de prison et de camp de concentration, arriva à New York avec son deuxième mari, rescapé de Buchenwald : "J'allai au siège de "France for ever", écrit Jacqueline Péry. "Caroline Ferriday m'attendait, et pour quelle réception ! Elle avait tant lutté, tant

travaillé pour la victoire de la France — Nous incarnions pour elle le miracle de la résurrection. Dès cette première rencontre, notre amitié fut scellée. Elle m'interrogea avidement sur le sort que nous avions connu. Elle voulait tout savoir, tout comprendre. Mais cela ne lui suffisait pas. Très vite, elle allait me poser la question : "Qu'est-ce que je peux faire ?" C'est de là qu'allait naître l'idée de fonder ce qui deviendrait "Les Amis Américains de l'ADIR." Caroline Ferriday allait désormais se tenir à nos côtés comme une sœur, bataillant, s'informant, ne laissant rien passer".

Pendant des années, avec un comité des plus restreint elle organisa à New York le grand bal *April in Paris* dont le produit était versé à l'ADIR. Plus tard, au moment de sa liquidation, ce comité nous fit un don extrêmement généreux, qui nous permit, notamment, d'acheter un lit dans la Maison Médicale de Fleury-Mérogis. Un séjour aux Etats-Unis pour l'une des nôtres, une bourse d'étude pour une autre, une documentation sur les crimes nazis pour une troisième, tout était prétexte à Caroline Ferriday pour nous rendre service. Mais l'action dans laquelle elle s'investit le plus concerne nos "lapins" de Ravensbrück : elle eut l'idée de s'adresser au "Comité américain Hiroshima" — celui qui avait fait venir du Japon vingt-cinq jeunes femmes défigurées par la bombe et qui leur avait offert des traitements de chirurgie plastique — pour faire également bénéficier vingt-cinq "lapins" de soins médicaux, chirurgicaux et psychologiques aux Etats-Unis. Intéresser la presse, décrocher des crédits d'Etat, négocier avec un gouvernement polonais récalcitrant, établir des relations chaleureuses et personnelles avec nos camarades, autant de tâches que Caroline Ferriday partagea avec le Docteur William Hitzig de New York, en 1958, 59 et 60, jusqu'à ce qu'effectivement tout un groupe de "lapins" arrivât à New York et bénéficiât de soins intensifs : lutte contre les infections à répétitions, greffe, chirurgie osseuse, orthopédie, etc. Une amitié profonde se tissa alors pour la vie entre Caroline Ferriday et plusieurs "lapins" — dont l'une resta aux Etats-Unis.

de sa déportation ont été conquis par son intelligence et le courage avec lequel elle apportait à ses camarades le réconfort de sa force morale, malgré un état de faiblesse extrême.

Comme le dit si bien Jeannette L'Herminier, sa disparition laisse un bien grand vide parmi nous.

Jacqueline Mellal

L'ADIR adressa aussi à Caroline Ferriday une jeune camarade tchèque, Milena, qui à Ravensbrück, avait rendu de grands services aux Françaises. Arrêtée de nouveau lors du "coup de Prague" en 1948, Milena fit cinq autres années de prison politique sous le régime communiste et parvint ensuite à s'enfuir vers les Etats-Unis où Caroline Ferriday s'occupa d'elle comme d'une fille. Nous ne savions comment la remercier de tout ce qu'elle faisait pour nous. "L'ADIR is my baby" avait-elle coutume de dire de ce ton enjoué qui la caractérisait.

La France reconnaît solennellement son action en lui décernant la Croix de la Légion d'Honneur.

La moitié de la vie de Caroline Ferriday se passait dans sa vieille demeure à Bethléem, où elle reçut si souvent nos camarades. Elle eut le privilège d'y vivre comme elle le souhaitait jusqu'à ses derniers instants grâce à l'intelligente sollicitude de Cécile Bernard, la fidèle intendante qui était à ses côtés depuis dix-sept ans et fut pour elle une providence. Jacqueline Péry évoque ainsi "cette jolie maison du Connecticut, où Caroline était arrivée tout enfant, en 1913, trois siècles après que son aïeul maternel eut vu le jour à New-Amsterdam, futur New York. C'est pour elle que ses parents avaient acheté Bellamy House, pensant que sa santé fragile se consoliderait mieux à l'air de la campagne plutôt qu'au bord de la mer, à Long Island, où ils allaient jusque-là. Et, en effet, Caroline avait grandi et s'était fortifiée dans le cadre délicieux de cette demeure du XVII^e siècle, meublée dans le style raffiné dit "Colonial American". Elle y avait recueilli la solide tradition de philanthropie de ses ancêtres Woolsey".

"Sa mère avait présidé aux aménagements intérieurs et extérieurs de la maison. Elle en était accaparée lorsqu'arrivèrent les ouvriers chargés de transformer le terrain à l'abandon. Madame Ferriday, prise au dépourvu, reproduisit au crayon, sur une feuille de papier, le dessin du tapis d'Aubusson du salon. Ce fut le plan du jardin. Peu à peu, Caroline allait l'enrichir d'une multitude de fleurs, surtout d'admirables roses, dont certaines fleurissent à la même place depuis quelque soixante-dix ans. Sa pré-dilection irait aux plants d'origine française. Elle me montrait avec fierté la *Rosa Gallica* qui existait déjà en Gaule ! Il y avait toujours un bouquet de ces roses au parfum exquis dans la chambre d'ami qui m'était destinée. Passer une nuit sous le baldaquin au ciel de lit de dentelle arachnéenne était l'un de ces cadeaux à nul autre pareil qu'offrait l'hospitalité de Caroline.

"A chacun de mes passages, je ne manquais jamais de regarder encore une fois, dans la bibliothèque, le portrait où elle apparaissait (suite page 3)

Les compagnons du 18 juin (fin)

jamais s'éteindre. Caroline Ferriday a été pour les soldats de la France Combattante un appui incomparable. Elle a conservé ce soutien après la guerre aux anciennes déportées. Les victimes d'expériences pseudo-médicales lui doivent, par exemple, d'avoir été indemnisées par la République Fédérale Allemande après avoir été reçues, grâce à elle, par le Sénat Américain. Si l'ADIR continue sans faillir à représenter l'idéal de la Résistance, c'est à des camarades comme Jacqueline Rameil que nous le devons. Comment ne pas être profondément touché que ces deux femmes nous aient quittées en cette année anniversaire ? Pour nous, quel vide, quel chagrin, mais aussi quelle fierté de l'exemple qu'elles nous ont donné depuis cinquante ans. A nous qui sommes comme elles des "Compagnons du 18 juin" d'être aussi jusqu'au bout, fidèles.

Geneviève de Gaulle Anthonioz

coiffée d'un bonnet pointu. Etais-ce pour "Le songe d'une nuit d'été", à l'époque où elle faisait du théâtre ? Le visage était ravissant, modèle de l'adolescence idéale pour un peintre préraphaëlite.

"On dit de certaines maisons qu'elles ont une âme. Celle-ci en était toute habité et vous enveloppait de sa paix".

Le 28 avril 1990, Jacqueline Péry est à Bethléem, pour l'enterrement de Caroline Ferriday : "La petite église de "Christ Church" apparaît toute blanche, toute simple, dans la lumière printanière. La porte est grande ouverte pour la foule des amis qui se reconnaissent en silence..." Le pasteur évoque la personnalité de Caroline, puis laisse la parole au Docteur Coigney, Président des Français Libres à New York, ainsi qu'à un prêtre venu de Louisiane. Et puis voici que surgit l'imprévu : un homme remonte l'allée centrale à grandes foulées. Le pasteur lui jette un coup d'œil inquiet. Il n'en a cure, se retourne vers les assistants, la main posée sur le cercueil de Caroline, et il parle.

"C'est un fermier du pays. Il raconte le bonheur de ses visites à la grande maison pendant des décennies, l'inégalable gentillesse de son hôtesse (...)

On était venu de loin pour Caroline, mais il y avait aussi ses proches voisines, les Bénédic-

tines. Elle les avait accueillies, aidées avec une joie immense, lors de la fondation de leur couvent par une religieuse venue de France. Leur présence en ce jour portait témoignage aux yeux de tous pour leur bienfaitrice, leur amie. L'une d'elles, toute jeune, grande et belle, vint à moi, très émue, comme pour un aveu : "Je suis la petite-fille du Général Patton..." — "La petite-fille du libérateur de Buchenwald ?" — "Oui" — Je murmurai : Pierre, mon camarade de résistance, qui serait plus tard mon second époux, y était déporté". Nos mains se prirent. Ainsi le message était passé à travers les générations. Caroline savait-elle que cette jeune religieuse américaine était son âme jumelle ?"

Caroline Ferriday est devenue l'une des nôtres, c'est le plus bel hommage que nous puissions lui rendre.

Jacqueline Péry d'Alincourt
Anise Postel-Vinay

L'ADIR a fait célébrer un service religieux à sa mémoire à l'Eglise américaine à Paris le 7 juin 1990.



Charlotte Bachelet



Charlotte Bachelet, "notre chère Olive", née à Tunis le 6 avril 1911, fut élevée au sein d'une famille nombreuse et profondément unie, dans le meilleur des traditions catholiques et patriotiques.

Elle est une auxiliaire sociale militaire déjà active et estimée lorsque la honte de l'armistice vient l'atteindre en plein cœur. Ne supportant pas l'occupation hitlérienne de son pays, elle rejoint très vite le clan de la Résistance.

Prudente pour les autres, méprisant le danger en ce qui la concerne, elle est arrêtée le 30 janvier 1943 et incarcérée à la prison de la Kasbah de Tunis, où elle partage la cellule de "Marius" - alias Martha Perrusel. Jusqu'au bout, leur fraternelle affection ne cessera de les soutenir et de rayonner, au bénéfice de leurs compagnes de misère, l'optimisme méditerranéen.

Le 3 avril 1943, c'est la déportation pour toutes les deux. Par un curieux itinéraire, elles sont d'abord transportées en avion à Naples avec sept de leurs co-détenues d'Afrique du Nord et, de là, par chemin de fer en wagon de 3^e classe, à Berlin pour aboutir à Ravensbrück au Block 11 afin d'y subir les épreuves de la quarantaine imposée par l'administration concentrationnaire. Olive est devenue le matricule 18 800.

Le 19 mai 1943, avec sept de ses camarades tunisiennes, elle est conduite à la prison d'Alexanderplatz à Berlin pour interrogatoires.

Comme toujours, elle fait face sans faillir ni trahir.

Au début de septembre 1943, ramenée à Ravensbrück avec une seule de ses compagnes, elle retrouve "Marius" aux durs travaux forcés que tant d'entre nous ont trop bien connus.

Le 22 novembre suivant, désignée comme ouvrière aux Usines Siemens, elle consacrera le meilleur d'elle-même avec les autres esclaves du grand Reich, à diminuer au maximum et par tous les moyens le rendement et la qualité des fabrications d'armement. Enfin, très atteinte dans sa santé, elle fait partie, au début d'avril 1945, du convoi des 300 femmes "échangées" par la Suisse, grâce à l'intermédiaire de la Croix-Rouge.

C'est la libération et surtout la victoire dont elle n'avait jamais douté.

J'ai rencontré Olive au début de mes fonctions de secrétaire générale de l'ADIR dont elle était la déléguée pour le Var à Toulon. Tout de suite attirée par la rigueur de ses convictions, de sa foi, de sa grande bonté, je découvre en elle mieux qu'une personnalité, un véritable "personnage". Chaque été, nos retrouvailles dans le Midi scellent davantage notre amitié.

J'ai pu, en effet, admirer sur place son dévouement sans bornes à l'égard des plus éprouvées des membres de la section, son dynamisme pour nous représenter à toutes les manifestations nationales du souvenir, la cordialité de ses relations avec toutes les associations et amicales issues de la Résistance et au sein du comité concerné, l'ardeur de son action dans les lycées et collèges pour communiquer aux jeunes candidats du Concours de la Résistance l'idéal patriotique contenu dans ses témoignages.

Marguerite Cohen-Solal

Marguerite Cohen-Solal nous a quittées le 2 juillet 1990 après une longue maladie. Elle était née en 1904 à Toulon de parents algériens israélites venus s'installer en France.

Sixième de sept enfants, elle a eu une enfance choyée et heureuse. Ayant une belle voix naturelle elle voulait faire du théâtre. Son père s'y opposa. Elle se maria, divorça et n'eut pas d'enfants ; et après elle reprit ses études de chant et débute à l'Opéra Comique dans la Tosca.

La guerre mit fin à sa carrière prometteuse. Arrêtée le 30 juillet 1942 chez Max Viterbo, Directeur de Théâtre, elle fut envoyée aux Tourelles, puis à Drancy et à Auschwitz. Elle fut désignée pour le bloc des expériences où elle fut donneuse de sang. C'est alors qu'elle connaît le Docteur Hautval pour laquelle elle eut grande admiration et reconnaissance.

Un jour de 1944 elle fut transférée à Ravensbrück où elle côtoya des Françaises qui lui permirent de retrouver du moral. Rapatriée par la Suède, elle y apprit la mort de douze personnes de sa famille en déportation. Mais elle y retrouva sa santé et sa beauté, ce qui lui permit, entre autre, de chanter au Casino de Deauville la Marseillaise drapée dans un drapeau tricolore.

Germaine de Renty

En dehors de l'ADIR, elle avait d'abord repris dans la Marine ses activités sociales, puis s'était consacrée aux "paumés" qui lui rappelaient parfois ces détenus de droit commun de toutes nationalités, à la prison de Berlin comme à Ravensbrück, dont la promiscuité ne l'avait jamais troublée : "Le Christ, dit-elle un jour à un ami, n'avait-il pas, Lui aussi, subi sa crucifixion en compagnie de deux suppliciés pour délits de droit commun ?"

Hélas ! les séquelles osseuses, cardiaques et pulmonaires de ses épreuves concentrationnaires l'obligeaient, peu à peu, à renoncer à ses responsabilités de déléguée de l'ADIR et à ses activités sociales.

Fidèle à notre vocation de témoignage, elle offre en 1988 et 1989 à deux de ses nièces le pèlerinage de Ravensbrück. J'ai eu la chance d'entendre leurs récits et de partager la satisfaction de ma chère Olive devant la compréhension et l'émotion de ces jeunes personnes qui sauront, j'en suis sûre, en transmettre le tragique message aux générations qui leur succéderont.

Le 3 février 1990, Olive nous a quittées après de longues et angoissantes souffrances.

Elle était chevalier de la Légion d'Honneur, médaillée de la Résistance et de la Déportation, médaillée du Travail.

Ainsi que l'a si bien exprimé, le jour de ses obsèques, M. Bennezon, président de l'ADIF-FNDIR du Var : "Elle a perdu l'ultime combat qu'elle menait contre la maladie avec un courage et une lucidité d'une dignité exceptionnelle."

Nous prions sa famille d'accepter avec nos condoléances émues, notre profonde admiration envers ceux qui ont su former une Française de cette qualité.

J. L'Herminier

Odette Fabius



J'ai rencontré Odette Fabius en prison, la vieille prison Saint-Pierre de Marseille, réquisitionnée par les Allemands, avant les Baumettes. J'étais arrêtée depuis quelque temps, encore solitaire. Un jour, pendant la demi-heure de "promenade" des femmes, une vingtaine de prisonnières mornes, il faisait très chaud, tout à coup, la porte s'est ouverte sur une vision : une grande jeune femme, si fraîche dans son tailleur noir impeccable, petit chapeau très étudié, gants, sac, un peu de maquillage. Au premier coup d'œil, j'ai pensé : "Paris". Cela existait-il encore ? C'était bon de l'évoquer ! Qui pouvait-elle être, cette femme ? et comme les vêtements des prisonnières après quelques semaines semblaient soudainement encore plus défraîchis.

Les cellules à Saint-Pierre étaient très isolées les unes des autres mais la mystérieuse gazette des prisons m'est arrivée, la "nouvelle" avait gagné toutes les sympathies, déjà acquises par le partage généreux des colis qu'elle reçut très vite. Voici comment : une jeune femme pensant reconnaître la voix de son mari espérait se faire reconnaître de lui par sa belle voix et a entonné la "Marseillaise" de toutes ses forces. Une joie pour nous toutes, jusqu'à l'arrivée d'un gradé allemand hurlant, lourd de menaces : "Qui a chanté ?" Odette, tranquille, répondit : "C'est moi". La coupable, saisie, s'est tue et Odette a été emmenée sur le champ.

En punition, ô ironie, (les Allemands ignoraient son origine juive), elle fut mise dans une salle où deux cents juifs, hommes, femmes et enfants mêlés, attendaient un départ. Elle a partagé leur vie, amicalement, sans connaître le sort qui lui serait réservé et presque surprise d'être renvoyée, brusquement un jour dans une cellule.

C'est là que nous nous sommes connues, seules et libres de parler. Je lui ai demandé beaucoup plus tard pourquoi elle avait fait ce geste, et elle m'a répondu : "Il fallait bien faire quelque chose, je n'ai pas réfléchi". C'était sa forme de courage. Nous avons alors convenu de nous revoir.

Ce devait être quelques mois plus tard, à Romainville, pour un court temps. Elle m'a rendu un service de ceux que l'on n'oublie pas : le régime du camp permettait de recevoir lettres et paquets. J'avais cru prudent pour les miens de me dire sans amis ni famille. J'étais donc sans contact depuis des mois avec mes quatre enfants. Quand Odette l'a su, elle a ajouté mes messages aux siens, et nous avons, à deux ou trois reprises, eu des réponses. Le tour de force n'était pas sans risques, pour elle surtout ! Pendant cette période nous avons pu parler sans réserve, surtout de nos enfants et de nos familles.

*
**

Le retour à la vie normale après la double épreuve, celle des déportés et celle de leurs

proches, n'était pas sans problèmes. Nous les avons toutes connus — et Odette a dû soigner sa santé gravement éprouvée. Je n'ai donc retrouvé mon amie que pendant l'été 1946. Ce fut à New York, où mon mari et moi étions fixés avec nos enfants. Odette était plus décidée, plus vaillante encore que je ne m'y attendais. Elle voulait "changer de vie" et, sa santé retrouvée, renoncer à la vie de Paris qu'elle avait aimé mener dans son bel appartement, pour avoir une activité utile, pour elle-même comme pour les siens, connaître de nouveaux contacts humains, en somme "travailler". Elle avait choisi l'Amérique. Mon mari et moi avions une pratique de ce pays qui nous faisait mesurer les pièges d'un tel projet. Très consciente de son inexpérience en ce qui concerne ce qu'elle appelait en bloc "les affaires", Odette a su écouter les conseils patients et avisés, travailler avec une touchante application, touchante surtout pour une nature aussi impétueuse que la sienne. Elle était méticuleuse et impatiente de tout comprendre dans les plus petits détails. "French Travel Service" qu'elle a créé et dirigé a connu le succès et lorsque Odette a voulu revenir en France, les services du Tourisme français ont adopté son travail. Toute sa vie elle a osé foncer. Elle a gagné. Ce fut une joie d'avoir été témoin du succès de mon audacieuse amie. Il me reste à évoquer avec émotion sa mémoire avec ses amis et avec sa fille Marie-Claude qu'elle aimait tant et sa petite-fille. La dernière fois que j'ai vue Odette, elle craignait de ne pas voir grandir ses arrières petits-enfants.

Andrée Girard

*
**

Andrée Girard a très vite été envoyée en commando avec une partie des 27 000 alors qu'Odette est restée à Ravensbrück jusqu'au 23 avril, libérée par la Croix rouge suédoise. C'est pourquoi je me permets d'ajouter ces quelques lignes aux souvenirs de notre amie :

Dans ses mémoires, Odette relate en moins d'une douzaine de pages d'une sobriété extrême sa tentative d'évasion de Ravensbrück. C'est avec pudeur et presque séchement qu'elle évoque la pulsion à laquelle elle ne résistera pas de retrouver la France, sa famille, Paris libéré, et ce n'est qu'en aparté qu'elle cite sa compagne du Strafblock Marie Mercier : "j'ai appris que tu étais notre "héroïne" que c'est toi qui a tenté de t'évader et que tu as reçu cinquante coups de schlague". Et pourtant, pourtant le nom d'Odette Fabius a été sur toutes les lèvres des Françaises présentes à Ravensbrück en cette fin de mois d'août 1944. C'est alors que j'ai entendu parler d'elle pour la première fois : elle fut vraiment notre héroïne. Nous étions étonnées, émerveillées, fières aussi qu'une de nous ait entrepris une telle aventure... qu'elle ait presque réussi, reprise après trois jours dans les faubourgs de Berlin. Puis nous avons été désolées, navrées, angoissées de son échec, de ses souffrances, solidaires mais impuissantes. Nous échangions chaque jour de ses nouvelles et je ne sais comment ma grande amie Frédérique put entrer en contact avec elle, partager des confidences

(l'une et l'autre avaient une fille, un grand amour clandestin en France). Odette, s'oubliant elle-même, et camouflant l'horreur de sa punition, fit même cette recommandation de tout faire pour qu'aucune "jeune" (elle avait environ 32 ans !) n'aille au Strafblock où elle risquerait d'être la proie des "julots" qui le dominaient. De ses dix jours au bunker elle ne dit rien. Je crois que c'était pire que ce que nous imaginions. Son courage était naturel, ses souffrances cachées par pudeur.

Denise Vernay

Dora Thaler : "l'ange de Montluc"

Tout le monde connaît l'aumônier de Fresne dont la pitié s'exerçait sans limite sur les prisonniers torturés, sur les condamnés à mort.

Mais "Thale", Thale, l'ange de Montluc, qui la connaît ?

Je ne sais son nom que grâce à une lettre de notre camarade Violette Maurice : Dora Thaler.

Le matin du 25 juillet, elle a eu peur de moi : j'avais été passablement torturée la veille (pendue les bras en croix derrière le dos, "léchures" de feu sous mes pieds nus), il faisait horriblement chaud, j'avais eu soif toute la nuit, en outre j'avais été dévorée par les punaises qui s'attaquaient de préférence aux parties du corps meurtries ou enflées, qui pis est, j'avais été signalée comme une dangereuse terroriste. Thale ouvrit la porte et je me jetai littéralement sur le liquide noirâtre qu'elle m'apportait.

Elle eut un mouvement de recul.

Peu à peu (j'étais au secret), je découvris la grande pitié qui était en elle.

Alsacienne ? Autrichienne ? je ne sais. Embigadée de force par les S.S., affectée comme gardienne au service de Barbie, avec quelle réticence n'exerçait-elle pas cette terrifiante fonction, elle, si pitoyable, seule gardienne (à ce moment-là), au milieu des soldats du Fort.

Un jour (bien plus tard) où je tournais en rond dans la cour afin de vider ma "tinette", je tombai dans le trou de l'égoût.

Elle m'emmena je ne sais où et me fit prendre une douche chaude et bien savonneuse sous le regard désintéressé d'un soldat allemand.

Plus tard, alors que je n'étais plus au secret, j'attrapai des poux de tête. Elle me lava les cheveux avec un liquide fort efficace. Seules, restèrent les lentes : mes cheveux ne furent pas tondus lors de mon arrivée à Ravensbrück.

Je ne parle, ici, que de mon expérience personnelle. J'ai su, mais bien plus tard, qu'elle avait porté des messages de prisonniers à l'extérieur.

Environ trois ans plus tard, j'eus l'occasion de me rendre à Lyon. J'y retrouvai le Pasteur de Fury et Madame Monaud.

Tous deux m'apprirent qu'avec d'autres prisonniers (avant l'arrivée des Alliés), elle avait été enterrée vivante à Saint-Genis-Laval (tout près de Lyon).

Anne-Marie Bauer

Deux livres importants

Deux brefs témoignages sur plusieurs camps, en particulier sur Auschwitz, viennent d'être réédités par les soins d'un des auteurs, le général André Rogerie.

*Vivre c'est vaincre** est un document dépuillé et précis, d'une centaine de pages. Il restitue un itinéraire exceptionnel dont le narrateur, obsédé par le souci de faire connaître ce qu'il a vu, et, faute de pouvoir conserver des notes, s'est efforcé tout au long de sa captivité de mémoriser.

C'est en 1943, à 21 ans, alors qu'il préparait Saint-Cyr, qu'André Rogerie trouve enfin une filière pour rejoindre l'Afrique du Nord et se battre. Dès la sortie de la gare de Pau il se fait arrêter avec deux camarades ; il sera seul à rentrer d'un périple invraisemblable : brefs séjours dans cinq prisons en France, puis d'octobre 1943 à avril 1945, neuf camps de concentration. Après Buchenwald, Dora (novembre 43) et son tunnel, où il perd nombre de camarades, c'est un transport d'extermination qui l'entraîne avec 250 autres Français à Măidanek le 5 février 1944. Le 5 avril ils seront huit à survivre et à partir pour Auschwitz où ils seront tatoués. Là, son esprit se refuse tout d'abord à croire au récit du Dr Steinberg sur les sélections pour les chambres à gaz. Mais tous les jours, derrière des barbelés, il assiste à l'arrivée des trains sur la "rampe", puis à l'entrée des longs cortèges de passagers dans "la salle de douche", et l'odeur du crématoire...

Le 18 janvier, évacuation : il quitte Birkenau puis Auschwitz, à pied d'abord puis trois jours en wagons découverts, et c'est le camp de Gross-Rosen.... A nouveau Dora, puis Harzungen où, après une marche forcée de quelques jours, encadrée par des SS, et une nuit de liberté, il est accueilli, le 13 avril 1945, par des prisonniers de guerre français. Retour en France le 15 mai. La rédaction de l'ouvrage est achevée à Angoulême le 21 octobre 1945.

C'est à Digne, le 15 octobre 45, que Suzanne Birnbaum signe les 146 pages de *Une Française juive est revenue. Auschwitz, Belsen, Raguhn**. Elle ne prétend pas faire œuvre littéraire : "J'ai vu des choses tristes, souvent horribles. J'ai beaucoup souffert. Voici simplement tout ce que j'ai vu et vécu".

Arrêtée par deux miliciens à Paris en janvier 1944 uniquement parce qu'elle était juive, elle fut dirigée sur Drancy d'où elle fut déportée le 20 janvier. Le 23, arrivée à Birkenau et première sélection. Une cinquantaine de Françaises, sur les 1 200 que constituaient leur convoi venu de Drancy, qui entrèrent dans le camp, furent mises dans le même bloc de quarantaine. Elle le quitte le 20 février pour le bloc 27 du

camp B et le Kommando du "marais". Suzanne Birnbaum échappe de peu à la sélection du 27 avril dans les blocs-hôpitaux, raconte son départ pour Bergen-Belsen le 1^{er} novembre : "Est-ce bien ? Est-ce mal ?", où des Hongroises arrivent par milliers, rescapées de différents camps. Le 20 février, nouveau départ pour l'inconnu : ce sera pour la narratrice le camp de Raguhn, ce qui la sauve des horreurs et du typhus qui règnent à Belsen jusqu'après la libération du camp.

Le 12 avril, les Américains sont à 16 kilomètres : fermeture de l'usine où les déportées avaient été mises au travail et, le lendemain, évacuation par train... C'est pour être finalement accueillie par des hommes et des femmes de la Croix-Rouge internationale et tchèque à Theresienstadt. C'était le 21 avril 45. Un four crématoire y avait été préparé pour brûler les juifs survivants : on l'avait fait sauter la veille. C'est un Allemand apeuré qui en dévoila l'existence. Le 5 juin, envol pour la France. Lyon, Paris. Son frère retrouvé.

Suzanne Birnbaum est morte en 1975. Elle nous a laissé son histoire, écrite "à chaud". Des dates, des chiffres, des visages de camarades car elle eut la chance d'une présence prolongée des mêmes compagnes autour d'elle. Elle ne fait pas de commentaires. Je me refuse moi aussi à en faire, sauf de recommander la lecture de ces deux ouvrages aux adolescents pour lesquels ils ont été réimprimés.

C'est à l'intention des professeurs d'histoire et autres éducateurs que les éditions Nathan publient une mise au point sur le génocide, rédigée sous forme de questions et réponses par François Bédarida, directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent. Cet opuscule : *Le nazisme et le génocide, histoire et enjeux*, a été diffusé gratuitement auprès de 35 000 professeurs d'histoire et de géographie qui ne peuvent plus ignorer comment répondre, chiffres à l'appui, aux interrogations de leurs élèves (est-ce de première, est-ce de terminale ?) sur le sujet. Cette publication ne peut être vendue. Espérons que l'heureuse initiative des Editions Nathan, soutenue par quelques entreprises françaises, serve un très large public.

Denise Vernay

On donne actuellement au Théâtre de Chaillot à Paris "Zazou", une pièce musicale écrite par son directeur, M. Jérôme Savary. Celui-ci, interviewé par l'hebdomadaire *Le Point*, explique qu'il a voulu dépeindre "La jeunesse de 1940 à 1950". Je cite : "une jeunesse branchée et contestataire, celle des zazous. Ils aimait le swing et ils avaient les cheveux longs : leur façon de protester contre le monde vert-de-gris qui leur était imposé. Mon souhait serait de ne plus montrer que des ouvrages qui permettent aux spectateurs de s'identifier aux personnages du vrai théâtre populaire".

Seront-ils nombreux à se reconnaître ceux qui, comme nous, furent jeunes entre 1940 et 1950, dans les personnages de cette pièce où l'on "swing, swing, swing" éperdument et dont le héros principal, un super zazou, apprend sur le quai d'une gare, avant de partir pour le S.T.O. (le Service Obligatoire du Travail) qu'il a un fils naturel d'une copine. Car ce "contestataire branché" ne s'oppose, bien sûr, qu'à la génération de ses parents, unique responsable de ses malheurs ! Comme je vous le dis.

Du vrai théâtre populaire, "Zazou" ? M. Jérôme Savary a peut-être un peu trop de préséance. A.F.

Les grands-mères d'après un enfant de huit ans

Une grand-mère est une femme qui n'a pas d'enfant à elle.

C'est pour ça qu'elle aime les garçons et les filles des autres. Les grands-mères n'ont rien à faire, elles n'ont qu'à être là. Quand elles nous emmènent en promenade, elles marchent lentement à côté des belles feuilles et des chenilles. Elles ne disent jamais : "Avance, dépêche-toi !"

En général elles sont grosses, mais pas trop, pour pouvoir attacher nos souliers.

Les grands-mères portent des lunettes et parfois elles peuvent même enlever leurs dents.

Quand elles nous lisent une histoire, elles ne sautent jamais un bout et elles n'ont rien contre si on réclame toujours la même histoire.

Les grands-mères sont les seuls adultes qui ont toujours le temps.

Tout le monde devrait essayer d'avoir une grand-mère, surtout ceux qui n'ont pas la télé.

Emprunté au
Bulletin des anciennes Eclaireuses.

INSTITUT CHARLES DE GAULLE

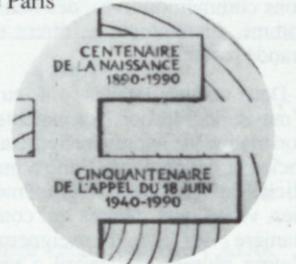
A l'occasion du centenaire de la naissance de Charles de Gaulle

et du cinquantenaire de l'Appel du 18 Juin 1940

une médaille nationale créée par Émile Rousseau, graveur général des Monnaies,
est frappée et éditée par la Monnaie de Paris



diamètre 72 mm
qualité : bronze monétaire



*Hérault-Editions. Ces deux ouvrages, vendus sans but lucratif, peuvent être commandés auprès de A. Rogerie, 11, rue Panaget, 49540 Martigné-Briand, au prix de 100 F l'exemplaire (ajouter 15 F de frais de port). Leur vente est destinée à couvrir les frais d'impression et de diffusion dans les lycées et collèges.

COLLOQUE LES ÉCHOS DE LA MÉMOIRE

Comment enseigner la Seconde guerre mondiale dans l'Europe d'aujourd'hui ?

Organisé par la Ligue de l'Enseignement et le Secrétariat d'Etat chargé des Anciens combattants et victimes de guerre, avec le concours de l'Association des professeurs d'Histoire et de Géographie, ce colloque a réuni à Paris les 15 et 16 juin, plus de 700 personnes, pour moitié d'anciens résistants, pour l'autre part des historiens, des journalistes, des étudiants et 150 enseignants. Ces derniers ont pu faire part de leur expérience à des chercheurs, à des témoins et à des spécialistes des médias ; nombreux ont été les échanges de vie que parfois on aurait souhaités plus concrets.

L'ADIR avec d'autres associations d'anciens résistants et déportés, s'est toujours efforcée de porter témoignage auprès des jeunes, principalement par son action au sein du Concours national de la Résistance et de la Déportation. Depuis longtemps aussi les représentants des associations demandaient qu'une place plus large soit faite à la période de la Seconde guerre mondiale dans les manuels d'histoire. Leur présence dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, comme déjà l'ouverture des écoles aux anciens résistants et déportés, prouve que le témoignage direct est accepté et souhaité par les enseignants.

Ce n'est pas l'actualité alors dominée par les profanations de Carpentras (qu'est-il advenu de l'enquête ?) qui a motivé cette rencontre prévue de longue date, mais le besoin profondément ressenti de prendre position face aux thèses négationnistes et par delà faire le point sur les diverses approches de l'enseignement de cette période.

On en perçoit la variété dans le dossier (que l'on peut consulter à l'ADIR) remis aux participants, dossier marqué par le souci de chacun des organisateurs de se faire mieux connaître. A l'entrée, des stands présentaient différentes associations ; Jacqueline Fleury s'est ainsi tenue devant une petite exposition de *Voix et Visages* pour informer les visiteurs sur l'ADIR et leur donner une documentation sur le *Ravensbrück* de Germaine Tillion et *Les Françaises à Ravensbrück*.

Comme le montrait un sondage, réalisé en mai, le rôle primordial de l'enseignement a immédiatement été mis en valeur car il sert de fondement aux connaissances des jeunes, mais est complété, transformé même, par les livres, la presse, le cinéma et bien plus encore par la télévision qui modèlent leur imagination. Toutes ces données ont été analysées dans leur spécificité, sans oublier le rôle des manifestations commémoratives, des lieux de mémoire, comme le témoignage direct des parents et grands-parents.

Deux tables rondes ont eu pour maître d'œuvre la Mission permanente à l'Information historique auprès du Secrétariat d'Etat aux anciens combattants ; l'une a précisé la multiplicité des supports de la mémoire : cérémonies, visites aux musées qui complètent d'une manière vivante l'enseignement scolaire. L'autre réunion de travail a réuni une nombreuse assistance sur le thème "Les acteurs et

les témoins au service de la mémoire". Une vingtaine de nos camarades, un enseignant, un chercheur ont exposé les apports et les limites du témoignage oral dans l'histoire comme dans la transmission d'un message civique et humaniste. Quels constats sur l'enseignement de l'histoire ressortent de la table ronde, organisée par l'Association des professeurs d'histoire et de géographie ?

Les programmes

Les programmes qui traitent du XX^e siècle, et incluent donc la période 1939-45, doivent représenter le septième du temps dans le primaire, un quart dans les collèges et deux tiers dans les Premières et Terminales. Elle est presque absente dans l'enseignement universitaire et la Seconde guerre mondiale ne fait pas l'objet d'un enseignement spécifique dans les Ecoles normales. Peu de futurs enseignants la choisissent comme sujet de maîtrise.

L'ensemble des professionnels présents a approuvé la réforme des programmes faisant passer l'étude de la Seconde guerre mondiale de Terminale à la fin de la classe de Première.

Les manuels

Chaque changement de programme entraîne l'élaboration de nouveaux manuels et contraint auteurs et éditeurs à les composer dans des délais trop brefs.

C'est aux éditeurs qu'incombe la responsabilité des ouvrages ; c'est aux enseignants que revient de choisir celui sur lequel ils souhaitent appuyer leurs cours.

Une analyse de leur contenu a été faite par l'Association des professeurs d'Histoire : la présentation de la Seconde guerre mondiale ne peut être que schématique dans l'enseignement élémentaire en raison de l'âge de l'auditoire, en Troisième à cause de l'ampleur du programme. Tous les manuels de Première lui accordent plusieurs chapitres et, dans tous, la place des événements militaires garde une certaine importance. La plupart insiste sur la dimension idéologique du conflit, le caractère total de la guerre. Déjà étudiés dans le chapitre concernant l'Allemagne et le national-socialisme, les thèmes du génocide et de l'univers concentrationnaire y sont évoqués. Un chapitre au moins est consacré à l'étude de la France occupée, où les responsabilités de Vichy (collaboration, politique antisémite...) ne sont pas éludées ; la France Libre, la Résistance, la "persévérance du général de Gaulle pour unifier l'effort de guerre" y ont leur part.

Les cours d'éducation civique devraient être un complément à cette approche proprement historique. Le sont certainement les projets d'action éducative (P.A.E.) : les professeurs

d'histoire sont autorisés à employer 10% de leur horaire à une étude concrète faite avec leurs élèves sur un thème précis. Le Secrétaire d'Etat aux Anciens combattants, comme le recrute, peut en subventionner. Ainsi, cette année, près d'une quarantaine de travaux portant sur des événements de la Seconde guerre mondiale ont été réalisés, marqués par l'actualité ou selon la localisation du collège, par exemple : sur le général de Gaulle, "Le procès



M.P.C.I.H. - S.E.A.C.V.G. (Photo J. Robert)

Barbie et la presse", ou bien encore "Drancy", "Les déportés d'Avon", "Les années noires dans le Haut Jura", etc. Cette méthode active et moderne d'enseignement, souvent pluridisciplinaire, motive les élèves et les incite à la réflexion.

*
**

A l'étranger :

Des historiens étrangers ont exposé comment cette période était enseignée dans leur pays :

Au Japon, les manuels, distribués gratuitement dans les deux premiers cycles, doivent être homologués et répondre à des normes fixées par le ministère de l'éducation imposant de nombreux tabous.

Jusqu'à la chute du mur de Berlin, la R.D.A. était présentée aux élèves comme la première victime de l'agression nazie, la résistance des Allemands était réduite à celle des communistes ; la lutte contre les nazis était une lutte des classes, il ne pouvait y avoir place pour l'étude du génocide.

En Allemagne fédérale, obligation est faite à tous les Länder de mettre au programme, dès le 1^{er} cycle, l'histoire du national-socialisme et celle de la Seconde guerre mondiale, remplacée dans un contexte international. Les autorités administratives exercent un contrôle sur le contenu des manuels visant à éliminer les éventuelles thèses négationnistes. En 2^e cycle, est pris en compte la place de l'antisémitisme dans l'idéologie nationale-socialiste, l'étude du génocide et celle des systèmes totalitaires en Europe ; les faits militaires sont exposés som-

mairement alors qu'on appuie sur l'impact de la guerre sur la population civile.

Il existe depuis longtemps une commission franco-allemande au sein de laquelle les historiens lisent les chapitres qui, dans les manuels de leurs voisins, traitent de leur pays. Il n'a pas été précisé ce qu'il advenait de leurs remarques éventuelles.

En Grande-Bretagne, l'enseignement du dernier conflit mondial insiste non seulement sur le récit souvent technique des opérations militaires, mais aussi sur les transformations de la vie quotidienne et l'évolution des mentalités pendant cette période.

Aux Etats-Unis, épargnés par les horreurs de la guerre, les historiens soulignent l'unanimité de l'opinion publique face à l'attaque surprise japonaise et s'interrogent aujourd'hui principalement sur l'internement dans des camps américains de leurs concitoyens de souche japonaise durant les hostilités, sur le refus d'ouvrir largement leurs frontières aux immigrants juifs dès la fin des années trente, sur l'utilisation de la bombe atomique.

En U.R.S.S. jusqu'à ces mois derniers, la jeunesse soviétique ne connaissait pas son propre passé, a confirmé un historien responsable de l'"Association Mémoriale". Cette instance s'efforce de ressusciter la vérité historique sur les années de guerre, mène des enquêtes orales auprès des personnes âgées ; elle dispose des archives allemandes à défaut des archives soviétiques.

De l'écoute des différents orateurs, on retiendra l'importance des variations en cinquante ans dans la présentation et le choix des événements, variations dues certes aux éléments apportés par la recherche et l'ouverture d'un certain nombre d'archives, mais relevant presque, aussi, d'une question de mode. J'en veux pour exemple la place du génocide dans la mémoire collective : à peine mentionné après la guerre, il en est venu, ou peu s'en faut, à occulter que de très nombreux résistants de tous les pays européens ont été aussi parmi les victimes des camps de concentration.

Une représentante du Parlement de Strasbourg, Madame Nicole Fontaine, a conclu la dernière séance plénière de ce colloque, marquant ainsi la volonté des organisateurs d'amener l'enseignement de l'histoire des différentes nations de l'Europe d'aujourd'hui à être un facteur de paix plutôt que de revanche. On a pu rêver d'un 8 mai européen qui commémoreraient unanimement la fin du national-socialisme.

Denise Vernay
(à suivre...)

Merci à la Pologne

Quarante-cinq ans après la libération des camps, nous ne devons pas oublier la Pologne et l'accueil que les déportées évacuées ont reçu dans ce pays. Un accueil d'autant plus précieux qu'il venait d'un pays durement éprouvé par la guerre, sortant à peine de l'occupation allemande, et qui avait à entretenir sur son sol non seulement l'armée soviétique mais des centaines de milliers de prisonniers de guerre libérés, de travailleurs libres de toutes les nationalités, des populations entières déplacées par le Reich, tout en subissant le flux et le reflux de ses propres nationaux dispersés.

J'ai fait partie, avec une quinzaine de camarades françaises et avec des camarades polonaises et russes, du groupe de prisonnières que les Allemands avaient "abandonnées" au Petit Königsberg et dont les survivantes, évacuées vers l'intérieur de la Pologne par l'armée soviétique, atteignirent à la fin de février la ville de Gniezno (ancien Gnesen) en camions ouverts, non bâchés, sous la neige.

Je me souviendrais toujours de cette place de Gniezno où nous débarquâmes, des passants qui coururent nous chercher des thermos de café chaud (du café de guerre !), de notre accueil au Centre de la Croix Rouge (ancien bureau de la Gestapo), où étaient hébergées des milliers de personnes qui tentaient de regagner leur domicile. Il n'y avait pas beaucoup de place. Nous eûmes droit, comme tous, à de la paille et à un coin pour dormir, droit aussi à l'unique soupe et au morceau de pain quotidien, heureusement complétés par des conserves de l'armée.

Je n'oublie pas non plus cette bonne dame qui avait tout perdu et occupait la chambre de bonne de son ancien appartement occupé successivement par les Allemands et par les Russes. Elle nous fit monter chez elle pour nous donner une boisson chaude et m'offrit une paire de gants de laine parce que j'avais les mains rouges par le froid. Chère Madame Bobowska, qui revint ensuite nous voir avec ses amies à notre Centre et dont les visites à l'hôpital firent tant pour soulager celles de nos camarades qui durent y être soignées pendant plusieurs mois !

Et, après une seconde évacuation, vingt-cinq kilomètres plus loin, à Wrzesnia, c'est à mon hospitalisation et aux soins que je reçus pendant deux mois que je dois d'avoir échappé à l'amputation d'une jambe.

J'évoque avec gratitude le souvenir du médecin qui insista — à mon grand désespoir ! — pour me faire admettre à l'hôpital. Et celui de l'officier polonais, prisonnier libéré, dont j'ignore le nom, qui aida à me brancarder et qui remplit lui-même les formalités nécessaires à mon entrée à l'hôpital. Je me souviens du dévouement et de la gentillesse du personnel, en particulier de la Siostra Marta ; de la compréhension de mes compagnes de chambre : j'avais une paillasse avec, il est vrai, des draps et peu de nourriture ; mais j'en recevais une double ration en ma qualité de déportée. Il régnait là une atmosphère de bonté et de générosité sans pareille. C'est là que j'ai vraiment connu l'étendue du calvaire polonais : nous étions, mes voisines de lit et moi, unies dans le malheur : quand leurs parents venus en visite leur apportaient quelques douceurs, la *pani francuzka* n'était pas oubliée ; le jour de Pâques, je reçus de la Croix-Rouge le même paquet que celui destiné aux malades militaires.

D'autres de nos camarades que nous avions perdues en route trouvèrent à Wagrowie la même hospitalité.

Réunies enfin à Wrzenia, nous fûmes rapatriées ensemble et reprîmes les malades qui étaient encore à Gniezno.

Les Polonais manquaient de tout et pourtant leur compréhension et leur charité étaient infinies. Ce peuple avait plus longtemps que le nôtre souffert et lutté. Je ne crois pas avoir jamais éprouvé pareil sentiment de fraternité du malheur et de la misère.

Hélène Maspero

CROSS DU SOUVENIR

Marguerite Pellet

Le Cross du Souvenir a eu lieu le 10 mai au Mont-Valérien. La coupe offerte par notre Association portait le nom de Marguerite Pellet et a été gagnée par Arlette Bordas, du Club sportif de Montrouge. Au cours de la cérémonie a été lue une brève biographie de notre camarade :

Marguerite Baud, dite "Mag", est née en 1904 dans une famille lyonnaise, son père est ébéniste, sa mère institutrice. Elle-même sera institutrice et se marie en 1933. Elle est associée à son mari, René Pellet, à la direction de l'Institut de Sourds-Muets de Villeurbanne et, ensemble dès 1942, alors qu'ils ont un fils de 5 ans, une fille de 3 ans, ils font de l'Institut un lieu de Résistance, véritable centrale du réseau Marco Polo que René Pellet développera encore quand il en sera nommé le responsable à l'été 1943. Mag assure hospitalité et ravitaillage aux nombreux agents et enfants juifs camouflés parmi le personnel et les élèves de l'école. En outre, elle est chargée du codage (chiffrage et déchiffrage) de cet important réseau de renseignement. Sa forte personnalité et son dynamisme font d'elle une animatrice dans tous ces domaines.

Le 24 novembre 1943, la Gestapo envahit l'Institut et arrête tout le personnel, dont Mag. Son mari, en mission à Londres, échappe à la souricière. Mag subit de nombreux interrogatoires et saura se taire. De la prison lyonnaise de Montluc, elle est déportée à Ravensbrück, puis le 2 mars 1945 transférée avec un groupe de NN françaises à Mauthausen.

Ses anciens camarades de Résistance qui s'y trouvent repèrent son nom sur les listes des arrivantes et s'efforcent de lui apporter l'aide matérielle que leur ancienneté dans le camp leur permette. Comme tout au long de sa captivité, Mag partage avec ses compagnes ces maigres suppléments. Elle meurt le 20 mars 1945 au cours d'un bombardement du nœud ferroviaire d'Amstetten alors que, avec des milliers d'autres détenus, elle devait combler les trous des bombardements précédents. Ses amis retrouvés savaient-ils que son mari avait été arrêté le 30 juillet et fusillé près de Lyon le 23 août 1944 ? Elle, en tout cas, a pu espérer jusqu'au bout le retrouver auprès de leurs enfants.

Mag aux yeux bridés, Mag aux nattes noires trop tôt parsemées de fils d'argent, Mag au sourire offert doux et triste, Mag la forte a laissé à toutes celles et tous ceux qui l'ont approchée un souvenir fait de tendresse et d'admiration.

Une rue de Lyon porte le nom de Marguerite et René Pellet.

D.V.

APPEL

Pour une biographie, un historien recherche tous renseignements concernant le réseau "Gloria" et particulièrement Mme Suzanne Roussel, dite "Hélène".

Merci de bien vouloir écrire à l'ADIR qui transmettra.

Atterrissage forcé d'un bombardier de la R.A.F., en septembre 1941

Dans la nuit du 10 au 11 septembre 1941, des avions de la R.A.F. — des Wellington — bombardent l'arsenal de Turin. L'un d'entre eux, atteint par la D.C.A., réussit à voler jusqu'en Bourgogne avec un seul moteur, mais là, l'échauffement de ce moteur le force à atterrir. Il atterrit en "zone occupée", dans un champ labouré. Aucun des six hommes de l'équipage n'est blessé. Ils marchent pendant la fin de la nuit et les deux nuits d'après. Le matin suivant, à bout de forces, ils arrivent tous les six, en plein jour, sur la place de Villiers-les-Moines, un hameau entre Bar-sur-Seine et Châtillon-sur-Seine.

Après la guerre, le pilote de l'avion, un Australien, Ross Christensen, a écrit ses *Souvenirs*. Voici comment il raconte son premier contact avec des Français, sur la place de Villiers-les-Moines :

"Je leur dis, dans mon mauvais français, que nous étions des aviateurs de la R.A.F. A notre grand réconfort, ils nous accueillirent à bras ouverts et, même, nous embrassèrent sur les deux joues, comme seuls des Français peuvent le faire*. Ils étaient parfaitement au courant de notre atterrissage forcé, les Allemands ayant déjà perquisitionné chez eux, à notre recherche. En quelques minutes, presque tous les habitants du hameau étaient réunis autour de nous. L'un d'entre eux semblait les commander. Très vite, il nous fit servir un plantureux déjeuner, avec du pain excellent, du lait, du fromage, des omelettes délicieuses et, pour couronner le tout, une grosse jarre de vin rouge"... Le texte continue sur le même ton.

Après le déjeuner ("le plus joyeux de ma vie" écrit Ross Christensen) les six aviateurs furent recueillis par des fermiers du voisinage, Georges et Alice Bonte, qui les cachèrent pendant trois semaines. Vers la fin de cette période, je fus averti de la présence de ces aviateurs, et j'allai chercher, chez les Bonte, quatre d'entre eux, dont Ross Christensen. Je les emmenai ensuite à Marseille, pour les confier au réseau "Patrick O'Leary", chargé de la fin du voyage. Les deux autres aviateurs furent conduits à Paris par Robert Poinot (un jeune Parisien, candidat au baccalauréat) dont le père connaissait une autre filière d'évasion. Finalement, Ross Christensen et ses coéquipiers réussirent tous à revenir en Angleterre.

En 1987, apprenant au hasard que je n'étais pas mort, Ross Christensen m'écrivit une première lettre pour me remercier, avec une grande gentillesse, de ce que j'avais fait pour ses camarades et pour lui 46 ans plus tôt. En 1989, il m'envoya ses *Souvenirs*. "Jamais je n'oublierai mes amis français" y dit-il.

Les survivants du réseau "Patrick O'Leary" ou d'autres réseaux d'évasion pourraient raconter quantité d'histoires analogues. Ayant participé à d'autres sauvetages du même genre

* Traduction littérale. Contrairement à Christensen, je ne pense pas que ce soit une coutume française, mais il est exact que ces six aviateurs de la R.A.F. ont été beaucoup embrassés au cours de leur voyage en France.

** De son vrai nom : Albert Guérisse. De nationalité belge. Médecin militaire. Arrêté en 1943 et déporté. Personnalité tout à fait remarquable. Mort en 1989.

et bien connu "Patrick O'Leary"** je crois pouvoir affirmer que lorsque les aviateurs de la R.A.F. se trouvaient obligés d'atterrir en France, ils étaient habituellement secourus, à moins d'être intransportables ou presque aussitôt découverts par les Allemands. Le commandement allemand savait cela et voyait bien l'état d'esprit que cela supposait. Il le voyait si bien qu'en septembre 1941, le général von Staelnagel, chef des troupes allemandes en France, fit afficher l'avis suivant dans toute la "zone occupée" :

AVIS

Toute personne du sexe masculin qui aiderait, directement ou indirectement, les équipages d'avions ennemis descendus en parachute ou ayant fait un atterrissage forcé, qui favoriserait leur fuite, les cacherait ou leur viendrait en aide de quelque façon que ce soit sera fusillé sur-le-champ.

Les femmes qui se rendraient coupables du même délit seront envoyées dans des camps de concentration situés en Allemagne.

Les personnes qui s'empareraient d'équipages contraints à atterrir ou de parachutistes, ou qui auraient contribué, par leur attitude, à leur capture, recevront une prime pouvant aller jusqu'à 10 000 francs. Dans certains cas particuliers, cette récompense sera encore augmentée.

Paris, le 22 septembre 1941.

*Der Militärbefehlshaber in Frankreich
von Staelnagel, General der Infanterie.*

Je ne crois nullement que cet avis ait eu l'effet souhaité par ses auteurs. J'en ai retrouvé le texte dans les *Souvenirs* de Ross Christensen. Il a été publié au cours du séjour des six aviateurs dans la "zone occupée".

André Postel-Vinay

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Adrien, petit-fils de notre camarade M.L. Seel, le 17 mai 1990.

Amédée, petit-fils de notre camarade Geneviève de Gaulle Anthoine, le 7 août 1990.

MARIAGE

Marc, petit-fils de notre camarade Marie Fillet, avec Jocelyne Grudzieu, le 16 juin 1990.

DÉCÈS

Notre camarade Yvonne Chapelle, de Bordeaux est décédée en 1990.

Notre camarade Marie Fillet a perdu sa mère, Mme Alice Medard, le 17 mai 1990.

Notre camarade Paulette Borredon, de Cannes, est décédée le 23 mai 1990.

Notre camarade Simone Rohner, de Nice, est décédée le 30 mai 1990.

Notre camarade Odette Fabius, de Paris, est décédée le 31 mai 1990.

Notre camarade Carmen Pintelon, de Lille, est décédée en mai 1990.

Notre camarade Raymonde Regnier, de Saint-Genoux-le-National, est décédée le 15 juin 1990.

Mort d'un ami

Un de nos amis du *Moonlight Squadron* (escadrille du clair de lune) est mort cet été. Sir Robin Hooper, âgé de 74 ans, fut un de ces pilotes de *Lysanders* qui, de 1939 à 1945, transportèrent des agents secrets d'Angleterre en France occupée et inversement. Décoré du D.S.O. (*Distinguished Service Order*) et de la D.F.C. (*Distinguished Flying Cross*), de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre avec palmes, il appartenait, avant de se distinguer dans les opérations spéciales, au service diplomatique de son pays.

Fils d'un colonel britannique, il fit ses études à Oxford, puis à l'École de la Royal Air Force. Après un séjour de deux ans au ministère des Affaires étrangères, il reprenait sa liberté en 1940 pour servir dans la R.A.F. et en 1942 fut affecté à l'escadrille chargée des parachutages d'agents et de containers. En 1943, après avoir mené à bon port un agent des services spéciaux, son avion fut bloqué au sol par une boue épaisse. Un fermier voisin tenta de le dépanner en y attelant ses deux bœufs, mais en vain. Sans hésiter, Hooper plaça ses papiers secrets sous son parachute et brûla le tout.

Réconforté par un bon pastis offert par les résistants, Hooper avoua, une fois rentré outre-Manche, qu'il avait été soumis à une tension nerveuse inimaginable.

Cette même année, il entra au ministère de l'Air et fut chargé, entre autre, de ravitailler Varsovie pendant le soulèvement de 1944. Il réintégra ensuite le service diplomatique et, à la Libération, fut nommé en poste à Paris comme Deuxième Secrétaire sous les ordres de Duff Cooper, puis transféré à Lisbonne comme Premier Secrétaire. Très apprécié pour son charme et pour son excellent français, il revint aux Affaires étrangères en 1949, et y collabora à la formation de l'OTAN.

Il faisait partie de la Royal Air Force Escaping Society et chaque année allait revoir en France ceux qui, sous l'occupation, avaient risqué leur vie pour lui porter secours.

Notre camarade Jacqueline Rameil, de Paris, est décédée le 26 juin 1990.

Notre camarade Christiane Cizaire, de Gentilly, a perdu son mari le 29 juin 1990.

Notre camarade Jeanne Francine Flutre Labit, de Saint-Lys, est décédée le 1^{er} juillet 1990.

Notre camarade Marguerite Cohen-Solal, de Paris, est décédée le 6 juillet 1990.

Notre camarade Suzanne Brouste, de Sceaux, est décédée le 1^{er} août 1990.

Notre camarade Adrienne Blanchard, de Compiègne, est décédée le 7 août 1990.

Notre camarade Andrée Freylin-Guimard, de Bobigny, a perdu son mari le 19 août 1990.

Notre camarade Madeleine Verrier, de St-André-d'Hébertot, a perdu son mari le 31 août 1990.

Notre camarade Marie Berthier, d'Aubervilliers, a perdu sa fille, Claude Gautrot, le 3 septembre 1990.

Notre camarade Yvonne Frick-Lefebvre, de Villepinte, est décédée le 8 septembre 1990.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6